

Saint Robert

UN MOINE DANS UN MONDE QUI CHANGE

À l'occasion du neuvième centenaire de la mort de Robert de Molesmes, voici la traduction d'un article paru en anglais dans les Collectanea en 1962. Si quelques expressions datent – on nuancerait davantage aujourd'hui la confiance dans les progrès techniques ! –, l'ensemble peut encore parler aux lecteurs de 2011 qui vivent dans un monde qui change sans doute plus encore, ou plus vite, que celui de 1962, mais qui bénéficient, pour mettre en œuvre la « solide lecture spirituelle de l'enseignement » des Pères cisterciens recommandée par le père Kinsella, de l'énorme travail d'édition et de traduction accompli au cours de ces cinquante dernières années.

Il est généralement admis actuellement que lorsque saint Robert et les premiers cisterciens quittèrent Molesmes, ils ne quittèrent pas un monastère relâché ou un monastère où la vie spirituelle et une véritable sainteté seraient devenues impossibles. Le document cistercien le plus ancien qui donne une Apologie pour l'exode – l'*Exordium Parvum* – parle de Molesmes comme d'un « monastère [...], de grand renom et remarquable par son observance monastique et réputé pour sa vertu¹ ». L'*Exordium* poursuit en ajoutant que lorsque nos Pères le quittèrent, c'était « une sainte communauté, où les moines vivaient là de manière sainte et digne ». Pourquoi alors les moines l'ont-ils quitté ? À nouveau, l'*Exorde* nous répond : parce que le monastère était riche et qu'ils cherchaient la pauvreté, et également parce que bien qu'étant une sainte maison, la Règle n'y était pas observée aussi complètement qu'ils l'avaient professée².

¹ En fait, le texte cite provient non de l'*Exordium Parvum*, mais de l'*Exordium Cistercii*, plus tardif. Dans la suite du texte, il sera cité *Exorde*, suivi du n° de chapitre et de celui du paragraphe. Ici : *Exorde* I, 2. [NdIR]

² Cf. *Exorde* I, 3 et 4.

Ceci en a conduit certains à conclure que la seule chose que les cisterciens de la première heure cherchaient était l'observance littérale de la Règle de saint Benoît. Cela n'est pas exact. Saint Robert et ses moines ne retournèrent pas, en fait, à l'observance littérale de la Règle de saint Benoît. Ils gardèrent plusieurs caractéristiques de la tradition postérieure à la Règle de saint Benoît ; et ils ne virent rien de répréhensible à agir de la sorte. Par exemple, l'office des défunts, qui est antérieur à Cîteaux, mais beaucoup plus tardif que saint Benoît. Ils allèrent plus loin et instituèrent des frères (convers), ce qui était une innovation.

En fait, dans l'*Exordium*, il est établi explicitement que le critère pour garder ou rejeter une observance n'était pas : « Est-ce dans la Règle ? », mais : « Est-ce dans la Règle ou dans la vie de saint Benoît ? » Cela est significatif et apporte la réponse à la question posée plus haut. Car l'essentiel dans la vie de saint Benoît est sa fuite du monde pour ne servir que Dieu seul. Et ce principe, la fuite du monde pour le service de Dieu, était la lumière qui guidait Robert et ses compagnons.

Pour comprendre nos commencements avec justesse, nous devons les regarder dans le contexte de leur temps. Cîteaux n'était pas – et de loin – l'unique réforme. Le XI^e siècle fut effectivement un siècle de réforme monastique. Les fondations de Camaldoli, Fontevault, Savigny, Tiron, Vallombreuse, et la Chartreuse : toutes avaient précédé Cîteaux. En définitive, elles se retrouvaient toutes dans la recherche d'un même idéal, et essayaient toutes de sortir d'une même carence. Quelle était-elle ? On la nomma la crise du cénobitisme, et consistait essentiellement dans le fait que le monde avait envahi le cloître.

Près de cinq siècles avaient passé depuis la mort de saint Benoît. Il vivait à la fin de l'empire romain, et après sa mort, la société telle qu'il l'avait connue disparut et un nouveau monde apparut. L'Église et en particulier les monastères demeuraient les seuls rocs stables dans la mer tourbillonnante des bouleversements sociaux, des destructions et des renaissances nationales. Ils gagnent donc une prééminence et une importance dans la société que saint Benoît n'aurait pu prévoir ni imaginer. L'abbé d'un monastère, supérieur d'un petit groupe d'hommes cherchant Dieu dans la solitude, devient un propriétaire terrien, un juge, un pacificateur, un diplomate, un seigneur féodal et un pouvoir dans l'Église et dans la société. Assez fréquemment, le monastère devient une annexe de la cour, et que celle-ci soit papale, impériale ou ducale offre peu de différence. Le monde a envahi le désert.

Un des meilleurs rapports que l'on possède de l'état de la vie monastique durant la première partie de la vie de saint Robert est contenu dans les écrits de Jean de Fécamp. Jean était lui-même un moine et un abbé, plus ou moins contemporain de saint Robert (il vécut de plus ou moins 990 à 1078), et selon dom Wilmart, « l'écrivain monastique le plus remarquable du Moyen Âge après saint Bernard ». Il se lamente :

Il n'y a plus de différence entre le clerc et le laïc, entre le moine et le prêtre ni dans leur morale ni dans leur vie. L'ambition et la cupidité grandissent et augmentent tellement que, en ceux qui semblent morts au monde, la gloire du monde est plus forte que tout. La vie du monde est entrée dans le monastère, si bien que le bienheureux séjour qui devait être un port de salut pour ceux qui y avaient fui, devient plutôt un océan de perdition.

Il faut tenir compte de l'exagération rhétorique, mais le noyau de la plainte reste vrai. La grande part que les moines ont prise dans l'évangélisation de l'Occident et l'importance atteinte par la plupart des abbayes, ont conduit à un état de choses où le monastère ne pouvait plus être considéré comme un désert, une solitude vers laquelle fuir pour échapper au monde et à ses dangers. L'opposition entre la ville et le désert, le monde et le cloître a pour ainsi dire disparu. Tout moine ou abbé remarquable pouvait être appelé à quitter le cloître, souvent pour de longues périodes, ou même définitivement, pour servir l'Église et si ce dernier obtenait la bénédiction de l'obéissance, il n'en reste pas moins vrai que ce n'était pas ce qu'on cherchait dans les monastères. Et la remarque de Jean de Fécamp citée plus haut est typique de toute la littérature sur ce sujet à cette époque.

Voilà donc la crise à laquelle Robert devait faire face. Un homme pouvait se sanctifier à Molesmes et pouvait y vivre honnêtement, mais, comme dans n'importe quelle autre maison bénédictine, il ne répondait pas à l'idéal de saint Benoît, exprimé dans la vie du Patriarche comme fuite du monde pour servir Dieu dans la solitude. La réforme de Robert n'en était qu'une parmi d'autres. Mais elle était destinée à devenir une des plus grandes parmi elles et à croître, au travers des tempêtes ultérieures, jusqu'à sa vigueur actuelle. Les premiers cisterciens étaient moines dans un monde qui se transformait, et ils constataient qu'ils devaient aller à la rencontre du défi de ce monde si l'ordre monastique devait survivre dans son authenticité. Le défi précis auquel ils devaient répondre était celui de la féodalité, et ils le firent avec succès. Ils modifièrent la vie monastique, en lui donnant une nouvelle direction, celle d'un retour à son esprit et à sa

signification originelle, donc en restaurant le monastère dans sa simplicité et sa sainteté primitives.

Mais que se passa-t-il après saint Robert ? Ce fut l'âge d'or, suivi du déclin. Pourquoi ce déclin ? Fondamentalement, il paraîtrait qu'il n'y eut personne de la grandeur de Robert pour faire face au défi nouveau du XIV^e siècle. Une fois de plus, les moines se retrouvèrent dans un monde changeant, comme il arrivera si souvent. Maintenant, le défi était la montée de la scolastique. La nouvelle école avait pénétré partout, et un esprit de recherche, uni à un esprit de mondanité imprégnait toute l'Europe. Les nouveaux ordres religieux s'étaient levés et avaient montré que pour être des apôtres efficaces, les hommes devaient quitter les cloîtres et fréquenter non seulement les écoles et les cathédrales, mais les routes et les foires. Face à ce défi, l'ordre monastique hésitait, reculant, balançant, et finalement perdant du terrain. Le front qu'il présentait à ce nouveau monde était rompu et disjoint. Aucun grand réformateur ne sortit de ses rangs, mais le pape cistercien Benoît XII (1334-1342) fit ce qu'il put. Il édicta la constitution *Fulgens sicut stella matutina* et tenta d'unifier et d'affermir les efforts dispersés de réforme. Mais le front ne put pas être réuni par la législation, et en général, le ciel resta nuageux, alors que la lumière de « l'étoile du matin » faiblissait et clignotait. Le déclin continua, l'Ordre se divisa et la tendance descendante s'accrut.

Pourquoi ? Pourquoi la législation du pape Benoît fut-elle vaine ? On peut donner plusieurs raisons, mais nous suggérons que ce fut essentiellement parce qu'aucun grand renouveau de vie intérieure ne l'accompagnait. La loi en elle-même ne résout rien. La réponse du sujet doit l'accompagner. La grandeur de la réforme de saint Robert se trouve dans le fait qu'elle portait en elle et la loi et l'esprit intérieur. Robert lui-même était l'inspirateur de celle-ci, et c'était en la recherchant le premier qu'il mena l'exode de Molesmes. Ensuite, Albéric par les *Us*, et Étienne par la *Charte de charité*, donnèrent forme au grand mouvement spirituel et à sa permanence. Mais à la Renaissance, aucun grand renouveau spirituel n'accompagnait la législation de Benoît XII.

Les conséquences de cette situation se sont fait sentir pendant des siècles, presque jusqu'à nos jours. L'Ordre éclata en congrégations, et nous voyons maintenant que les plus illustres d'entre elles – les Feuillants et celle de Rancé – ne répondaient pas à l'esprit authentique de nos Pères. Elles apportèrent certes un renouveau de vie intérieure, mais l'esprit en était celui de leur époque. La pénitence fut développée au point d'en faire la fin de la vie monastique, la *lectio divina* disparut pratiquement, et le travail devint un simple exercice

pénitentiel. Rancé a sincèrement voulu revenir à Cîteaux, mais il semble avoir ravivé les pratiques du XII^e siècle sans réellement mettre en évidence l'esprit qui les portait. Il fit ce que Robert avait pris soin de ne pas faire : il revint à l'observance littérale de la Règle. S'il avait eu un Albéric ou un Étienne Harding à ses côtés, les choses auraient pu être différentes. Mais ce ne fut pas le cas.

Y a-t-il là une leçon pour nous aujourd'hui ? Sûrement.

Lorsque un moine cherche le passé, il le fait avec l'avenir en tête. Il est enraciné dans la tradition non pour la copier, mais pour vivre par elle. Il ne peut en vivre s'il ne la comprend pas. Voilà ce qui fait d'un moine un historien : un homme du présent qui cherche le passé pour qu'il puisse porter le meilleur témoignage à la vérité de la vie qu'il a embrassée pour toujours³.

Une fois de plus, l'Ordre monastique se retrouve aujourd'hui face à un défi dans un monde qui change. Quel est cette fois le défi ? Je propose deux pistes : celle de la culture technique moderne et celle de l'homme moderne.

Dans la première moitié de ce siècle⁴ et plus particulièrement les vingt dernières années, la technique a véritablement changé la face du monde. Il ne sert à rien de se lamenter sur la croissance de l'âge de la machine, car ce progrès ne peut être arrêté. Il a apporté de nouveaux moyens de déplacement et de communication, de nouvelles sources d'énergie et de pouvoir. Il a ouvert la voie à des rendements accrus pour la terre, à de meilleures méthodes d'élevage et à de nouveaux marchés. Il a relevé le niveau de vie et apporté les équipements les plus extraordinaires pour atteindre tous ces résultats. Il a vaincu les maladies dans une large mesure, allongé l'espérance de vie de l'homme et ouvert de nouveaux champs de connaissance à notre investigation. Cette liste de réalisations est presque sans fin. Et nous pouvons nous attendre à aller plus loin d'un pas toujours plus rapide. Étant donné tout cela et la société qui en résulte, certains éléments de la pratique monastique nécessitent d'être repensés et resitués. De ces éléments, les principaux sont la pauvreté, l'économie monastique et le travail.

Pauvreté signifie essentiellement l'imitation du Christ. C'est pourquoi on ne la trouvera pas en usant simplement des produits de la technologie avec détachement. Vu que les standards sont relatifs au temps et au lieu, il reste vrai que pour le moine, la pauvreté doit

³ Préface de J. LECLERCQ, osb, à : Dom D. WINZEN, osb, *Love of learning and desire for God*, Fordham Univ. Press, New Press, New York 1960.

⁴ L'article date de 1962.

signifier un élément d'austérité et d'effort. Et si la vie monastique représente une valeur charismatique dans l'Église, la pauvreté en est la plus authentique. La pauvreté doit être une réaction contre l'esprit du monde : gaspillage et consommation. Il y a un degré de vérité dans cette conversation entre le primitif et l'homme civilisé dans *Le meilleur des mondes* d'A. Huxley.

Le Primitif : Mais vous avez aboli Dieu. Si vous admettez l'existence de Dieu, vous avez un motif d'abnégation.

Le Civilisé : Abnégation ! Mais ne voyez-vous pas que la civilisation moderne industrielle peut prospérer seulement là où il a l'habitude de ne rien se refuser jusqu'à la limite du possible ! autrement, les gens cessent de désirer des choses et les roues cessent de tourner...

Nos Pères ont quitté Molesmes pour être pauvres avec le Christ pauvre – cela implique plus que du détachement.

Économie – Si nous voulons survivre, nous devons entrer dans le monde hautement compétitif et complexe du marketing et des affaires. Dans une certaine mesure, il nous faut entrer en compétition avec le monde à ses propres conditions. Ceci exige un rapport entre la main d'œuvre et la production qui ne serait pas atteint par un travail improductif, aussi contemplatif puisse-t-il être. Mais d'un autre côté, le principe de saint Benoît d'un prix de vente « moins cher que les séculiers » (*RB* 57, 8) reste valide. Il se peut que ce ne soit pas praticable aujourd'hui, mais il est évident que le moine ne doit pas s'abaisser lui-même au niveau d'un industriel ou d'un fabricant.

Travail – L'attitude de la tradition monastique vis-à-vis du travail monastique s'est beaucoup modifiée à travers les siècles et elle est, de fait, complexe. Parfois, le travail a été regardé seulement comme un support pour la contemplation. Le *Directoire Spirituel*⁵ répercute cette attitude d'esprit qui est légitime et possède une valeur définitive en elle-même. Mais à cette lumière, les emplois les plus actifs de la communauté sont regardés comme un mal plus ou moins nécessaire, et devraient être évités le plus possible. Cela est renforcé par le chapitre dans le *Directoire* sur les emplois⁶. Mais actuellement, la tendance est de donner au travail manuel lui-même une valeur plus positive et il paraît bien que nous devrions examiner la tradition monastique plus à fond sur cette matière pour voir si

⁵ *Directoire spirituel à l'usage des cisterciens réformés ou de la stricte observance*, 2^e édition, Briquebec 1931, p. 370-372.

⁶ *Ibidem*, p. 479-481.

nous ne pourrions pas trouver une approche positive sur ce sujet important et, une fois de plus, dans la ligne des découvertes valables de la pensée théologique moderne. En d'autres termes, nous avons besoin d'une théologie du travail monastique.

L'autre défi auquel fait face l'Ordre monastique est celui de l'homme moderne. Certains changements profonds ont eu lieu au siècle dernier (XIX^e) et se poursuivent encore aujourd'hui ; ils conditionnent l'homme au point de le changer considérablement. Les changements politiques et économiques l'ont amené à considérer que l'individu est maintenant beaucoup plus important que par le passé. L'éducation, même au niveau le plus élevé, est ouverte à tous. Les distinctions de classes ont pratiquement disparu. Les arts sont à la portée de tous. Les normes du confort ont considérablement progressé et les loisirs se sont largement développés. L'idée que le travail manuel était de quelque manière humiliant est rapidement devenue une idée du passé. L'éducation scientifique produit un esprit qui désire connaître la raison de toute chose et croit qu'il peut produire cette raison. En plus, il croit que tout est possible à l'homme et que le progrès est inévitable et facilement à sa portée. L'idée juste de l'autorité disparaît face à la démocratie, à la lutte universelle pour la liberté, grâce aux révolutions, et au pouvoir si souvent exercé dans la société par divers groupes de pression.

L'idée d'un État-providence va corrompre la perspective de posséder les biens en commun, et l'idée d'une pauvreté qui assure à chacun ses besoins apparaîtra comme une anomalie à ceux qui sont conscients de la pauvreté dans le monde. L'amour humain, et l'accomplissement de la personnalité qu'on y trouve, est devenu un tel lieu commun dans sa présentation par les *mass media* que l'idéal de la chasteté ne sera vu dans sa pureté qu'avec difficulté. D'un autre côté, la réalité de faits tel que la perte totale du sens du péché fera apparaître comme suspect un pareil idéal. Le questionnement continu auquel l'idée et l'évaluation de l'autorité sont sujettes fera apparaître l'idéal de l'obéissance inacceptable, tandis que l'humilité semblera aller à l'encontre, pour une grande part – sinon plus – de l'attitude moderne devant la vie, les responsabilités et les initiatives personnelles. Ajoutons à tout cela les suspicions engendrées par les découvertes de la psychologie sur certaines pratiques de la vie ascétique et on verra facilement que l'homme qui est conditionné par tout cela et plus encore, affronte un défi.

Mais le défi peut et doit être relevé. Autrement nous admettrions que l'idéal évangélique enchaîné dans la vie monastique est dépassé. Ce qui ne sera jamais.

Les familles spirituelles consacrées au Seigneur doivent être préservées des idées déplorables qui tendent aujourd'hui à assouplir la chaîne de l'obéissance, la fidélité à la Règle, l'esprit de pauvreté et le renoncement à soi comme s'ils étaient des caractéristiques d'une époque révolue [...] alors que si chacun veut rester fidèle aux règles et coutumes de son Institut, tout contribuera au bénéfice de l'Église⁷.

Pour cela, nous devons présenter une spiritualité profonde, vigoureusement enracinée dans les évangiles et nos traditions et capable de satisfaire les plus intimes aspirations de l'homme. Nous devons être capables de montrer que cette spiritualité a toutes les réponses. Mais ceci exigera travail et réflexion, et un effort considérable. Car la spiritualité n'est pas quelque chose de statique. Alors qu'elle ne change jamais quant aux principes essentiels, leur présentation doit évoluer sinon la chose elle-même apparaîtra dépassée. Nous devons présenter une synthèse de l'enseignement de nos Pères, rassemblant, en partant de leur temps, les développements de sciences telles que l'exégèse, la psychologie et la théologie mystique. Nous devons être nous-mêmes profondément convaincus de la profondeur et de la richesse des fondements de la Tradition et nous devons les restaurer en les exprimant dans un style satisfaisant.

Mais ce défi doit être relevé sur deux niveaux : celui de la loi et celui de la réponse personnelle. Que l'Ordre y réponde sur le plan de la loi est évident. Les adaptations qui se sont mises en place depuis la guerre, la révision de la liturgie et du chant, la nouvelle *Ratio Studiorum*, l'intervalle plus long entre les Chapitres Généraux, la révision des Us et du *Directoire* – tout cela montre à l'évidence la force et la vitalité de l'Ordre et sa détermination d'aller à la rencontre du monde actuel.

Mais qu'en est-il de la réponse personnelle ? Celle-ci doit être un rappel des principes de base de la spiritualité monastique, et ces derniers sont extrêmement simples. S'étant lui-même séparé du monde, le moine doit construire sa vie spirituelle sur la liturgie et la Bible. La contemplation doit s'appuyer sur ces deux piliers. La *lectio divina* et la prière – liturgique ou personnelle – s'impliquent l'une l'autre de telle façon que la vie contemplative devienne un ensemble homogène basé sur la Bible vécue et expérimentée dans le mystère de la liturgie. Nous serons donc formés par les réalités transcendantes du mystère du Christ, sa vie, la croix, la résurrection, le sens de l'histoire du salut, le mystère de l'Église, la théologie de l'eucharistie et des sacrements et la plénitude de l'espérance eschatologique. Voilà

⁷ PIE XII aux Supérieurs de tous les ordres religieux masculins, le 12 février 1958.

ce qui constitue les grandes réalités de notre vie, lui donnant profondeur, richesse et inspiration. Mais il n'en sera ainsi que dans la mesure où la Bible et la liturgie seront les fondements de notre vie.

Il devrait être clair que nous vivons dans une période idéale pour mettre tout cela en pratique : un véritable âge d'or des connaissances scripturaires et d'un renouveau liturgique. Il ne faut pas que nous passions à côté de ces choses. La valeur d'une formation scientifique pour l'étude de l'Écriture ne doit pas être sous-estimée pour la vie contemplative. La subordination de l'étude, non à l'enseignement mais à la vie contemplative, évitera tout danger d'un pur intellectualisme. Si nous faisons en sorte que la réforme liturgique se ramène à des nouvelles rubriques supplémentaires, nous vidons le mystère de son contenu et le ramenons au niveau de la loi. Et si nous nous détournons de la Bible pour retourner aux livres de dévotion, nous répéterions la faute que d'autres ont faite dans le passé et remplacerions l'esprit de nos Pères par notre propre esprit. C'est ce qu'il faut le plus éviter maintenant, vu l'énorme variété des lectures spirituelles disponibles, dont une grande partie ne sont pas monastiques et seulement une fraction minime d'entre elles sont cisterciennes.

Nous ne devons pas seulement réexaminer l'enseignement des Pères, ce qui est fait constamment, mais l'incarner profondément par une solide lecture spirituelle de leur enseignement, et cela il y en a vraiment peu ! C'est uniquement dans l'esprit de nos Pères, remplis de leur sagesse démontrée par leur expérience et sainteté (*sanctity*), que la sainteté (*holiness*) peut se frayer un chemin. C'est seulement dans la fidélité à cet esprit que tant l'Ordre que le moine individuellement pourront trouver ce renouveau de jeunesse qui est la plénitude de la vie en Dieu.

*Mount Saint Joseph Abbey
Roscrea*

†Nivard KINSELLA⁸ ocs

⁸ Le père Kinsella est décédé en novembre 2010.